

# Santé. Lucie Mrozek, 25 ans, à des difficultés de motricité fine, des troubles de l'apprentissage mathématiques et de graphie

## Lucie souhaite sensibiliser à propos de son handicap invisible

**IL AURA** fallu que Lucie Mrozek attende la majorité, pour qu'on finisse par lui annoncer la douloureuse nouvelle. « À mes 18 ans, j'ai intégré un Bac pro services de proximité et vie locale au lycée Tocqueville. La médecin scolaire, alertée par mes absences du lundi matin, décide de m'examiner. Elle m'interroge et souhaite savoir si j'ai des problèmes pour me brosser les dents, attacher mes lacets, écrire... Je lui réponds oui. » Le coupe-ret tombe pour l'adolescente d'alors. « Dyspraxie, Dyscalculie, dysgraphie ».

Un médicament, la Ritaline

En clair, la Cherbourgeoise a des difficultés de motricité fine, des troubles de l'apprentissage des mathématiques et de graphie. « À ce moment-là j'ai monté un dossier et la maison départementale des personnes handicapées a reconnu mon handicap. » Dès son plus jeune âge, Lucie est accompagnée dans sa scolarité. « J'avais des difficultés à comprendre les consignes, à finir les exercices en tant et en heure, et on finissait par me punir », témoigne celle qui a désormais 25 ans. « Alors qu'elle était en classe, je parlais la chercher pour qu'elle puisse suivre ce soutien. À ses sept ans, on va même jusqu'à lui prescrire de la Ritaline. Un médicament qui régule l'hyperactivité chez les enfants. J'ai retrouvé ma fille, encore plus triste », souligne sa maman, Marie-Noëlle Mrozek.

En quatrième, au collège Le Hague Dike, Lucie se rend compte qu'elle « ne peut pas suivre le rythme des autres élèves ». Épuisée, elle est même harcelée : « On m'a traité de trisomique, demandé pourquoi tu n'es pas morte ? Ça m'a mis le moral à zéro. » Elle veut comprendre, crever l'abcès de ces difficultés, qui l'écartent d'une scolarité classique.

On m'a traité de trisomique, demandé pourquoi je n'étais pas morte...

En novembre 2010, une première piste lui est donnée par l'hôpital Robert-Debré à Paris. « À ce moment-là, ils m'ont diagnostiqué une dyscalculie. Habitant Cherbourg, ils m'indiquent qu'ils ne connaissent personne qui puisse réellement m'aider. Je sors effondrée ».

La jeune fille a pourtant des rêves : « Le journalisme m'intéresse. Petite, je discutais beaucoup avec mon papa. Vers mes sept ans, je me rappelle l'avoir interrogé sur les tours jumelles, l'Occident et l'Orient. » « Les professeurs de Français trouvaient qu'elle avait une observation. Une finesse que d'autres élèves n'avaient pas. Ça n'a pas suffi, puisque le corps enseignant l'a finalement envoyé en troisième découverte professionnelle, au lycée Edmond Doucet à Équeurdreville », raconte sa maman. Au lycée, elle est de nouveau la risée de ses camarades. « Ça a recommencé. J'étais lente et je ne parvenais pas à m'intégrer avec les autres », confie Lucie.

À 16 ans, elle entre en CAP photo à Caen. « Encore une fois, je me rends compte que ce n'est pas dans mes capacités, d'autant que je perds mon papa. » Aujourd'hui, la jeune femme tente toujours de comprendre. « Je vois une neuropsychologue, Laetitia Ribet. Je veux mettre des mots sur mon énervement, mon impatience, ma dépression. » Encouragée par sa maman, Lucie a coécrit, avec Isabelle Grout, écrivaine, un livre sur son histoire. Et la jeune femme ne compte pas s'arrêter à la littérature. Elle réfléchit à un partenariat avec une association pour « sensibiliser le grand public à ce handicap invisible ».

Lucie

Christopher CORDEIRO



Lucie Mrozek (à droite), accompagnée de sa maman, Marie-Noëlle Mrozek.